

Qui sait si de longues appréhensions, terminées en 1899 par la mort de cette parfaite compagne et aggravées par ses inquiétudes au sujet de son fils combattant au Transvaal, n'ont pas concouru à affaiblir la volonté du premier ministre et à faire la partie plus facile aux ambitions de M. Chamberlain?

II

Ce n'est pas une biographie de lord Salisbury que nous entreprenons ici, mais une vue d'ensemble sur son rôle et sur son caractère.

Il serait difficile d'imaginer deux natures et deux existences politiques plus dissemblables que celles des deux chefs les plus influents, si l'on en excepte Disraeli, des grands partis anglais au dix-neuvième siècle; autant M. Gladstone était versatile, ondoyant et divers, autant lord Salisbury s'est toujours montré immuable dans ses opinions conservatrices; c'est un chef de parti, et non un homme de parti, ou un politicien qui se préoccupe des intérêts généraux, non de ses intérêts électoraux. C'est un homme de foi, malgré son scepticisme en certaines matières, et ses sarcasmes. Il croit en lui-même, en son ordre, en son Église, en son pays. Si la Providence l'a fait naître un Cecil, héritier des hautes facultés de ses ancêtres, a écarté les obstacles qui le séparaient du premier rang, si la nation lui a donné son estime et sa confiance, pourquoi douterait-il de lui-même? Ce n'est pas vanité puérile, ce n'est pas égotisme, c'est la simple reconnaissance de faits providentiels à ses yeux. Il n'y a en lui aucune fanfaronnade; il a horreur de la vantardise et de la phrase, de tout effet à sensation, mais il a conscience d'être une force dans son pays, et ses adversaires, comme ses partisans, lui ont prouvé qu'il ne se trompait pas. Sir William Harcourt et M. Morley, pour ne citer que ceux-là, ne lui ont pas mesuré la louange, les expressions de confiance et de respect. Il est pour eux, comme pour tant d'autres, l'esprit pondéré, sérieux, consciencieux, prudent, le serviteur infatigable de l'empire, suivant sa voie d'un pas un peu lourd, mais sûr.